

*De l'Imperfection* : un livre, deux lectures.

Préface à une traduction virtuelle

Eric LANDOWSKI

Université de Vilnius

Numéro 121 | 2018

La manière dont *De l'Imperfection*, le dernier livre de Greimas signé de son seul nom, a été reçu, lu, compris et interprété reste, trente ans après sa parution, un phénomène étrange<sup>1</sup>. Réputé d'accès plus facile que ses autres ouvrages, il a donné lieu à tant de malentendus qu'on peut se demander si ce n'est pas celui qui en réalité défie le plus une juste compréhension. Au moment où il paraît, il donne à tout le monde l'impression qu'un nouveau, un autre Greimas, un Greimas « écrivain » est né. Ceux qui n'avaient jamais cru à son projet scientifique s'enchantent de ce passage de la « rigueur » à la « saveur » qui confirme à leurs yeux la vanité de toute l'entreprise qui avait précédé : si lui, le sémioticien par excellence, renonce et passe à la littérature, c'est bien que son projet de science n'était qu'illusion ! A l'inverse, bien qu'en partie pour les mêmes raisons, quelques-uns (notamment, parmi les plus proches, Jean-Marie Floch) s'étonnent et même s'affligent parce qu'ils y voient une sorte de reniement. Mais la grande majorité des « greimassiens » adopte, elle, — et c'est tout le problème — une position mitigée consistant paradoxalement à élever ce livre au pinacle tout en en donnant une interprétation qui édulcore ce qu'il présente de plus audacieux. C'est pourtant cette lecture-là qui s'imposera très vite comme allant de soi.

Dans ce contexte, nous avons déjà proposé à plusieurs reprises une tout autre interprétation<sup>2</sup>. Ce qu'on se plaît en général à retenir de ce livre nous semble en effet heuristiquement dépourvu de toute portée, et inversement, ce qu'il présente d'incongru aux yeux de la plupart des tenants de l'approche standard constitue pour nous ce qu'il offre de plus prometteur. Nous avons par conséquent voulu dégager du livre ce qui nous semble constituer sa pertinence proprement sémiotique, montrer où elle se situe et mettre en évidence l'intérêt de la voie nouvelle ainsi ouverte. En vain : « A l'exception de la sémiotique des interactions proposée par Landowski, et des travaux qui s'en inspirent, cette voie, constate Jacques Fontanille, n'a guère été exploitée au plan épistémologique, tant elle semblait divergente »<sup>3</sup>. Si regrettable cela soit-il, c'est ainsi. Mais cette mise à l'écart de toute une partie de la pensée de Greimas, et du même coup celle aussi de l'approche qui s'y greffe, doit-elle pour autant être considérée comme nécessaire et définitive ? Sans doute pas, si, comme nous le croyons, elle tient avant

---

1 A.J. Greimas, *De l'Imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987 (101 p.).

2 « *De la imperfección*, el libro del que se habla », in E. Landowski, R. Dorra et A.C. de Oliveira (éds.), *Semiótica, estesis, estética*, Puebla-São Paulo, UAP-Educ, 1999 ; version port. remaniée, « O livro do qual se fala », in A.J. Greimas, *Da Imperfeição*, São Paulo, Hacker, 2002 ; version fr. augmentée in *Passions sans nom*, Paris, PUF, 2004 (ch. 2) ; nouvelle version port. in *Com Greimas. Interações semióticas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores-CPS, 2017 (ch. 7).

3 In J. Fontanille et N. Couégnas, *Terres de sens*, Limoges, Pulim, 2018 (à par.).

tout à ce que le propos de ce livre a été dès le départ caricaturalement simplifié. A notre sens, le dossier mérite donc d'être réouvert. L'occasion vient de nous en être donnée par une mésaventure à laquelle l'ouvrage a échappé de peu, en l'occurrence une traduction si mauvaise qu'elle ne peut pas être publiée<sup>4</sup>. Le texte qui suit est la préface qui nous avait été demandée et qui reste inédite par suite de cet accident.

\*

Vers le début des années 1980, devant son séminaire parisien de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Greimas, pour la première fois, aborde de front la question de savoir de quelle manière nos rapports au monde prennent sens sur le plan de l'*expérience sensible*. Son attention ne porte guère sur la jouissance esthétique liée à la contemplation des œuvres d'art mais se concentre sur les impressions, dites « esthétiques », que nous éprouvons à la faveur de nos interactions avec les éléments les plus ordinaires du monde environnant à raison de leurs qualités sensoriellement perceptibles. *De l'Imperfection*, le fruit de cette réflexion, paraît en 1987. Ce petit livre plein de charme, écrit « pour et avec » Teresa M. Keane, tranche par rapport aux travaux antérieurs de l'auteur par le ton et par sa teneur à première vue moins « scientifique » que littéraire, morale et philosophique (et, par endroits, discrètement politique). Et pourtant, par delà cette apparence plaisante, d'allure essayiste, il marque une étape décisive du point de vue de la recherche théorique en ce qu'elle a de plus rigoureux. Sorte de testament intellectuel, cette méditation sur l'expérience du sens tel qu'il se donne à saisir sur le plan vécu sans passer par la médiation du langage a en effet ouvert à la fois une voie de réflexion inédite dans le contexte des sciences de la signification et de nouvelles perspectives en termes d'analyse. A ce titre, il constitue aujourd'hui encore une source d'inspiration essentielle pour tout sémioticien attaché à ce que la sémiotique, dans son développement en tant que projet de science, reste aussi proche que possible de la vie.

La focalisation sur le *vécu*, qui constitue le propre de ce texte aux accents par endroits très personnels, est d'autant plus notable que la démarche de l'auteur avait témoigné jusque-là de préoccupations bien différentes. Ses travaux et ceux de son entourage s'étaient toujours inscrits dans une perspective épistémologique de type dualiste qui semblait d'autant plus aller de soi qu'elle est à la base de toutes les disciplines scientifiques, aussi bien humaines et sociales que naturelles, même si l'écho lointain des découvertes de la physique contemporaine, et surtout l'exemple proche des audaces épistémologiques de la phénoménologie, en l'occurrence celle de Merleau-Ponty, avaient déjà incité plus d'un sémioticien à la mettre en question<sup>5</sup>. Selon cette perspective classique, le sujet connaissant est censé se trouver face à un monde-objet articulé, conçu comme un donné intelligible parce qu'obéissant à des lois elles-mêmes connaissables, à condition de se placer à la distance d'observation adéquate. Subordonnant ainsi la possibilité du connaître à une stricte séparation entre le chercheur et son objet, une telle stratégie cognitive implique le rejet d'un autre mode de connaissance, ou mieux, de compréhension, qui privilégie au contraire le rapport à la présence sensible des éléments à

---

4 En arabe, après celles en italien (1988), espagnol (1990), lithuanien (1991), polonais (1992), turc (1995), portugais (2002 et 2017) et persan (2010).

5 Cf. J.-Cl. Coquet, *La quête du sens. Le langage en question*, Paris, PUF, 1997 ; G. Bucher, « De la perfection de la théorie à l'imperfection des lettres », in E. Landowski (éd.), *Lire Greimas*, Limoges, Pulim, 1997 ; M.P. Pozzato, « L'arc phénoménologique et la flèche sémiotique », *ibid.* ; H. Parret, « Présences », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 76, 2001.

appréhender dans l'immanence d'un rapport interactif vécu (à la limite, sur un mode participatif ou empathique) entre observateur et observé, analysant et analysé. Entre l'adoption d'une distance objectivante et une démarche compréhensive de ce genre, il faut donc choisir.

C'est cette alternative que Greimas a l'audace de chercher à dépasser. Bien qu'il ne le proclame à aucun moment, il ne s'agit pas moins que de transcender le rapport d'exclusion réciproque usuellement admis entre, d'un côté, le décryptage distancié ou, métaphoriquement, la *lecture* de significations dont le caractère intelligible tient à ce qu'elles sont articulées ou articulables en unités discrètes, et, de l'autre, la *saisie* dynamique et sensible du sens sur le mode d'une appréhension globale, en acte et de type « impressif », comme l'appelait déjà Jacques Geninasca dans un travail légèrement antérieur à *De l'Imperfection*<sup>6</sup>. Pourtant, Greimas ne renonce pas à la quête d'intelligibilité à laquelle il s'était méthodiquement consacré depuis *Sémantique structurale*<sup>7</sup>, livre où la question d'un tel dépassement avait d'ailleurs été posée en théorie, pour être provisoirement tranchée, de fait, en faveur de la première option<sup>8</sup>. Vingt ans plus tard, contrairement à ce que beaucoup ont cru ou voulu comprendre en prenant connaissance de son nouveau livre, il n'a pas subitement décidé de faire le choix inverse et de passer à une « autre » sémiotique, moins austère et plus accessible, plus « littéraire » parce que tournée vers l'impressif, le sensible et le vécu — et pas non plus choisi de mener désormais en parallèle deux approches distinctes et complémentaires comme si les deux modes de notre compréhension du monde constituaient des sphères autonomes (ce qui serait évidemment revenu à maintenir le clivage dont on voulait s'affranchir).

C'est donc d'autre chose qu'il s'agit. *De l'Imperfection* n'est pas la tardive découverte du sensible par un rationaliste repentant. Ce que ce livre apporte de fondamentalement nouveau tient par contre à ce que les deux régimes de connaissance (et, à partir de là, plus largement, de rapports au monde) qui sont en jeu et qui, chez cet auteur comme chez tant d'autres théoriciens, avaient auparavant été tenus séparés<sup>9</sup>, vont ici se trouver pratiqués conjointement et commencer à être théoriquement articulés l'un à l'autre. Cela par conséquent non pas en inaugurant une sémiotique particulière qui aurait été spécifiquement celle « du sensible », mais dans le cadre de la sémiotique tout court, quitte à ce que, pour rester une, elle se fasse elle-même « plus sensible »<sup>10</sup>. D'où la mise en place progressive, dans ce livre et ensuite ailleurs, par l'auteur et quelques-uns de ses proches, des nouveaux concepts théoriques et analytiques nécessaires à cet effet, essentiellement à partir de l'idée d'« esthésie ». Il est vrai qu'on en trouvait déjà plus qu'une ébauche dans un article de 1984, « Sémiotique figurative et sémiotique plastique », en référence aux travaux de Jean-Marie Floch et de Felix Thürlemann sur l'intelligibilité

---

6 J. Geninasca, « Le regard esthétique », *Actes Sémiotiques-Documents*, VI, 58, 1984 (rééd. in *La parole littéraire*, Paris, P.U.F., 1997).

7 *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966 (rééd. PUF, 1986).

8 Cf. sur ce point J. Fontanille, « Les voies (voix) de l'affect », *Actes Sémiotiques*, 120, 2017 et E. Landowski, « Le papillon tête-de-Janus. A propos de *Sémantique structurale*, quarante ans après », *Significação*, 6, 2006 (version remaniée, *Actes Sémiotiques*, 110, 2007).

9 Dans le cas particulier de Greimas, théoricien à cheval sur deux cultures, on pourrait même retrouver cette séparation (quitte à grossir un peu le trait) jusque sur le plan linguistique : dans ses œuvres en français, la distance, l'objectivation, l'impersonnel du « on » au service de l'intelligible — dans celles en lithuanien, le vécu et la présence du « je » sensible et éprouvant. Sur le second aspect, voir le volume d'écrits récemment traduits : Algirdas J. Greimas, *Chroniques lithuaniennes*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, ainsi que, plus largement, A. Sverdiolas (éd.), *Algirdas J. Greimas : asmuo ir idejos*, Vilnius, Baltos Lankos, vol. I, 2017 (776 p., non traduit).

10 Cf. « Pour une sémiotique sensible », in *Passions sans nom*, op. cit., chap. 2.

du « plastique » comme composante sensible du sens sur le plan visuel<sup>11</sup>. Mais c'est seulement avec *De l'Imperfection* qu'est effectué le pas décisif.

\*

De quelle manière cette réconciliation est-elle rendue possible ? La réponse n'apparaîtra que dans la seconde partie du livre. Il en résulte que selon la lecture, partielle ou complète, qu'on fait de l'ouvrage, la théorie de l'expérience sensible que Greimas élabore ici sur un mode implicite admet deux interprétations très différentes.

La première prend appui sur les analyses d'« accidents esthétiques » conduites dans la partie initiale (« La fracture ») à partir de brefs récits de Michel Tournier, Italo Calvino, Rainer Maria Rilke, Junichiro Tanizaki et Julio Cortazar. En chaque cas, mais surtout dans les trois premiers, l'expérience sensible, éprouvée à la faveur d'une rencontre accidentelle, prend la forme d'une brusque mise en contact du sujet avec un objet en lui-même banal mais chargé d'un potentiel esthétique puissant. Dans le poème de Rilke, c'est une soudaine bouffée de parfum qui s'élève d'un jardin et rompt la pesante langueur d'un après-midi d'été ; dans la nouvelle de Calvino, c'est la vue surprenante d'une femme allongée à demi nue sur une plage ; et dans le roman de Tournier, c'est l'arrêt déconcertant d'une clepsydre qui, par l'interruption inopinée qu'il crée « dans le cours du temps », saisit le héros (Robinson, perdu sur son île) d'une émotion si forte qu'elle équivaut pour lui à la soudaine révélation d'un sens — indicible mais éblouissant — qui tranche du tout au tout par rapport au train-train de son existence solitaire marquée par la monotonie et un certain vide de sens.

En systématisant certaines convergences qui ressortent des rapides analyses données tour à tour de ces textes, la plupart des commentateurs se sont plus à ramener les conceptions esthétiques de Greimas à une doctrine « canonique » d'une extrême simplicité. Elle s'articule syntagmatiquement sous la forme du schéma suivant : *i*) d'abord (conformément à une logique narrative familière depuis Propp), un manque engendré par la platitude de la vie de tous les jours, sorte de vague à l'âme à la Bovary rebaptisé « *attente de l'inattendu* » ; ensuite, *ii*), miracle propre à combler cette attente, une « *fracture* » fortuite dans l'ordre habituel des choses, pur « accident » qui provoque l'extase parce que son irruption fait soudainement entrevoir, par-delà les apparences ordinaires, un monde « autre », hautement chargé de sens et de valeur, plus « vrai » : c'est là le moment esthétique proprement dit, aussi éphémère qu'imprévu (et imprévisible) ; et à peine vécu ce sublime instant d'« éblouissement », vient enfin, *iii*), l'inévitable retour au monde « banalisé » et « automatisé » du début : voyage en sens inverse, morose « *rechute* » dans la routine.

Parcours en trois étapes, donc, mais qui, en prenant la forme d'un inéluctable va-et-vient, se ramène à une articulation strictement binaire sur tous les plans. Sur le plan spatial en premier lieu, avec deux univers radicalement séparés : d'un côté (au commencement et au terme du périple), le monde sans relief d'une quotidienneté parfaitement intelligible mais réduite à la morne répétition de « significations dénotatives », « désémantisées » par l'« usure » ; de l'autre, l'espace utopique d'une commotion sensible (et en premier lieu, plus précisément, sensorielle) vécue à la façon d'un « éclair

---

11 A.J. Greimas, « Sémiotique figurative et sémiotique plastique », *Actes Sémiotiques-Documents*, 60, 1984. Sur les répercussions de ce texte, cf. E. Landowski, « Po dvidesimties metu » (Vingt ans après), *Baltos lankos*, 23, 2006 (avant-propos à la traduction en lithuanien) ; trad. port., « Vinte anos depois. A propósito de "Semiótica figurativa e semiótica plástica" », in *Com Greimas, op. cit.* (ch. 6).

passager », comme une « illumination » qui dépasse l'entendement et oblige à « fermer les paupières ». La même dichotomie articule la temporalité selon deux régimes aspectuels opposés : itérativité de la routine initiale et terminale, ponctualité de l'accident qui vient l'interrompre. Mais surtout, se superposant à tout cela, se dessinent deux régimes de sens antithétiques.

Le premier, celui en vigueur aux deux extrêmes du parcours, régit une forme d'existence programmée, vouée à la fois à l'« insignifiance » et à l'« an-esthésie » ; le second, celui propre à l'instant intermédiaire et accidentel de grâce esthétique, fait au contraire pressentir quelque chose comme un sens qui dirait l'essence même des choses mais qui échappe à une véritable prise parce qu'il n'est appréhensible qu'à peine le temps d'un éclair et peut-être, plus profondément, parce qu'il est par nature d'un ordre qui transcende l'appréhensible. Ainsi l'expérience du sens oscille-t-elle en somme entre deux négativités, l'une par insuffisance — ne rimant à rien, la routine crée le sentiment qu'un manque, fait éprouver un vide —, l'autre par excès : c'est tout à coup une présence du sens si forte, si intense qu'elle dépasse et annihile la capacité d'entendement. L'alternative est donc désespérément « forclosée » : ou bien (au début et en fin de parcours) ne rien sentir (an-esthésie) et en même temps comprendre parfaitement... qu'il n'y a rien à comprendre, pour cause d'insignifiance ; ou bien (à l'instant de l'accident) sentir — sentir corps et âme, et même jusqu'à l'extase — qu'il y a du sens, mais ne pas pouvoir le saisir, pour cause d'éblouissement.

Dans son principe, cette schématisation inverse à l'évidence la hiérarchie des valeurs attribuées au sensible et à l'intelligible en tant que modes de connaissance traditionnellement opposés. Transgression de tout ce que recommande la sagesse épistémologique, on assiste d'abord à une extraordinaire survalorisation de la saisie sensible puisqu'elle apparaît ici comme l'unique moyen d'accès, intuitif et immédiat mais dramatiquement éphémère (et en définitive frustrant) à un sens qui, dans la mesure même où il paraît au-delà du dicible, tend à passer pour la « vérité du sens », pour un « outre-sens », diront même certains commentateurs à tendance mystique. Corrélativement et de façon tout aussi peu conventionnelle, c'est le contraire pour ce qui est de l'intelligible : l'assimilation du « savoir dénotatif » à une collection de contenus « désémantisés » par « usure » à force d'avoir été répétés dévalorise par avance et donc décourage toute quête cognitive : à quoi bon chercher à connaître et à comprendre si l'intelligible et le connu finissent inévitablement par tomber dans l'insignifiance ?

Cependant, si hétérodoxe soit-elle, cette interversion des valeurs n'en maintient pas moins telle quelle — et même, d'une certaine façon, renforce — la dichotomie de départ, dont elle ne fait que redistribuer différemment les termes. Si bien qu'à l'issue de la première partie du livre nous nous trouvons toujours devant la même alternative entre *connaître* (mais en se demandant désormais à quoi bon) et *sentir* (mais de façon si aveuglante et si brève qu'on ne saurait dire quoi au juste). Alors même que toute une conception classique du savoir vient de la sorte d'être implicitement mise en cause, on se trouve par conséquent toujours aussi loin du dépassement que nous annonçons. Et comme dans ces conditions aucune conciliation ni voie de passage n'est concevable entre les deux pôles de l'alternative, il ne restera pour qui a vécu l'« accident esthétique » rien d'autre qu'un « arrière-goût de nostalgie ». Comme l'écrivait naguère Ivan Darrault,

L'aventure phénoménologique de Greimas (...) s'est trop vite interrompue (...). Cette aventure, pourtant heureusement commencée, ne dure guère que le temps fulgurant de l'expérience même de Palomar. Le voile du paraître s'était pourtant déchiré, l'être du monde, de la réalité apparaissait enfin. Il faut croire que, tout comme le soleil et la mort ne se peuvent contempler en face, l'être demeure insoutenable.<sup>12</sup>

Bien qu'elle ne débouche sémiotiquement parlant sur aucune proposition heuristique particulière, cette interprétation parente des théories du sublime en même temps qu'empreinte d'un certain romantisme à raison de son côté désespéré est devenue après la mort de l'auteur (en 1992) une rengaine scolaire inlassablement répétée, sans doute en partie parce que le caractère simpliste de son organisation binaire la rend facile à mémoriser. Ce succès est néanmoins surprenant, ne serait-ce que compte tenu du fait qu'elle ne prend en considération que trois chapitres de la première moitié du livre. Elle masque ainsi ce qu'il comporte de plus riche et de plus novateur, qui reste à découvrir dans la seconde, intitulée « Les échappatoires » (pp. 69-98).

\*

Or, dès la page 71, premier paragraphe — « Immanence du sensible » —, exit le schéma en forme d'aller et retour, et changement radical de perspective et de registre ! Ne se limitant plus à rapporter des témoignages fournis par la littérature, Greimas parle maintenant pour son propre compte. Ce qu'il va nous proposer sera assurément plus substantiel et d'une autre envergure que de vagues états d'âme ! Et pour cela, il faut à l'évidence une démarche plus constructive que la morose attente de l'inattendu.

L'essentiel du propos peut se résumer en disant que l'attente passive de l'accident éblouissant fait place à une activité dont le sujet prend l'initiative. C'est ce que l'auteur appelle le « *faire esthétique* » : l'expérience esthétique devient l'objet d'une quête délibérée, poursuivie dans la durée et qui a sa place « dans nos comportements de tous les jours ». Cela suppose un découplage des deux composantes qui dans la première partie avaient été présentées syncrétiquement sous le nom d'« accident esthétique »<sup>13</sup>. Car s'il est évident que les accidents sont loin d'être tous « esthétiques », il ne l'est pas moins que les expériences esthétiques ne sont pas nécessairement, et donc pas toutes « accidentelles ». A côté de l'esthétique du sublime avec son côté extatique tout proche du sacré et même, à la limite, du mysticisme, où le moment signifiant apparaît sur un mode quasi-épiphanique comme l'effet d'un hasard ou d'une grâce providentielle, il y a place en effet, aussi, pour une conception plus conforme à la démarche intellectuelle habituelle de l'auteur — une conception plus terre-à-terre peut-être en apparence, mais surtout plus positive du rapport au monde et des conditions dans lesquelles il nous apparaît comme chargé de sens.

Cette autre conception commande une démarche méthodique (en cela comparable, note Greimas, à celle du chercheur) visant la « construction d'objets de valeur » sur le plan esthétique. L'auteur évoque à ce propos des pratiques très diverses, depuis le travail de composition poétique ou musicale jusqu'au « lèche-vitrines », exercice certes futile et pourtant fait, comme l'activité du

---

12 I. Darrault, « Une aventure de Greimas en Phénoménologie : “Le Guizzo”, chapitre de *De l'Imperfection* », *Actes Sémiotiques*, 115, 2012.

13 Sur ce découplage décisif, cf. E. Landowski, *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005, pp. 64-65.

compositeur, d'une longue suite de tentatives et de réflexions, d'hésitations et de tâtonnements en vue de l'obtention d'un ensemble bien ajusté de formes et de matières. En ce point, c'est à un véritable effort d'éducation sémiotique que ce livre nous invite, à un auto-apprentissage visant une meilleure maîtrise de la compétence latente que chacun possède pour éprouver la présence des qualités sensibles du monde, et en même temps comprendre le sens qui se donne à saisir à travers cette présence même<sup>14</sup>.

Or il faut pour cela que le « sensible » ne relève pas d'une essence qui échapperait par nature à l'entendement et à l'analyse. C'est sans doute, dans ce livre, le postulat le plus riche pour le développement avenir des recherches : si le sensible n'est pas réductible au passionnel, il ne se confond pas non plus avec l'ineffable. Il ne se définit pas comme l'opposé de ce que la pensée articulée peut formuler, c'est-à-dire comme l'envers de l'intelligible. Au contraire, le sensible est lui-même *intelligible*. D'abord parce qu'il est, si on peut dire, « intelligent » : la saisie esthétique est une forme de compréhension du monde. Sentir, c'est avoir, par la médiation des organes sensoriels, l'expérience immédiate d'effets de sens émanant des modulations qualitatives et rythmiques qui animent les données perceptibles. Non seulement le sensible « se sent » (par définition), mais aussi il *fait sens* (raison pour laquelle, entre autres, l'intelligibilité des discours tient en partie à ce qu'il y a déjà du sens à saisir dans la forme et même dans la matière du signifiant<sup>15</sup>).

Mais si le sensible est intelligible, c'est aussi parce qu'on peut en *rendre compte*. De fait, le sens esthétique a beau relever d'une saisie « immédiate » (avec, cela va de soi, les restrictions découlant des prédéterminations culturelles de toute saisie), ses conditions d'émergence n'en obéissent pas moins à des régularités repérables et descriptibles. Ce que nous éprouvons au contact des qualités du monde est en effet positivement fondé sur des propriétés sémiotiques, dites plastiques, immanentes aux manifestations qui nous « touchent » au sens propre, tactilement, ou visuellement, auditivement, etc., ou tout cela ensemble, et le plus souvent en association à quelque mouvement. Si bien que l'une des principales tâches du sémioticien est aujourd'hui de dégager les catégories du plan de l'expression qui, en articulant ses composantes plastiques et sa dynamique, font sens. La sémiotique narrative est parvenue, comme on sait, à dégager les régularités syntaxiques et sémantiques qui organisent textes et pratiques de manière telle qu'ils aient pour nous de la signification. De même, une grammaire du sensible est dès à présent théoriquement à portée de vue.

\*

Ce n'est cependant pas tout. Le renouveau suscité par *De l'Imperfection* va plus loin. A raison même de ce que ce livre apporte, comme on vient de le noter, sur le plan de la « discursivité », il oblige à revoir aussi les bases de la *narrativité* elle-même. Il en résultera bientôt une refonte presque complète également sur ce plan.

La grammaire narrative n'avait précédemment pris en considération qu'un type déterminé d'interactions qu'on peut rétrospectivement caractériser comme *médiates* du fait qu'elles ne mettaient les actants-sujets en relation les uns avec les autres que par l'intermédiaire d'objets de valeur ayant

---

14 Cf. *id.*, « L'esthésie comme processus et comme apprentissage », *Passions sans nom, op. cit.*, pp. 153-158.

15 Ce que Felix Thürlemann, précurseur en ce domaine, avait jadis défini et analysé sous le nom de sens « physionomique ». Cf. A.J. Greimas et J. Courtés (éds.), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome II, Paris, Hachette, 1986 (entrée « Physionomique »).

vocation à circuler entre eux sur le mode de l'échange. C'est ainsi qu'à elles seules, la position, la qualité et la valeur, par nature changeantes, des actants-objets étaient censées déterminer, moyennant des opérations successives de « jonction », toutes les variations d'états susceptibles d'affecter les sujets jusque dans leur intériorité ou leur subjectivité. La « vie intérieure » se trouvait en conséquence ramenée à une suite d'alternances entre des états euphoriques liés à des « conjonctions » avec les valeurs positives, ou dysphoriques, découlant des « disjonctions » correspondantes (ou de conjonctions avec des objets valorisés négativement). Non seulement toute la théorie de l'action induite par la grammaire narrative classique repose sur cette façon de voir, mais c'est elle aussi qui sous-tend l'approche sémiotique des « passions » développée plus tard, où on voit le même principe syntaxique de la circulation des objets de valeur (modale ou descriptive) régir les « états d'âme » des sujets<sup>16</sup>.

Ainsi, depuis les premiers textes de Greimas sur les « objets de valeur » jusqu'aux réflexions plus récentes sur la « valeur des valeurs » (ou « valence »)<sup>17</sup>, se dessine un continuum thématique homogène dont le caractère globalement *économique*, fondé sur la loi de l'échange, constitue le noyau idéologique. Tout y est placé sous la dépendance du principe de la « quête », de la conquête ou de la perte des valeurs qui s'était imposé dès le départ, à partir de Propp, avec le motif de la liquidation d'un « manque » posé comme originaire et présenté comme ne pouvant être vécu que sur le mode de la privation sinon de la frustration : logique de l'*appropriation* du monde (ou de sa réappropriation<sup>18</sup>). Parallèlement, c'est une logique de la *possession* qu'on trouve à la base des analyses narratives de configurations passionnelles telles que l'attente, la colère, l'avarice ou la jalousie. La figure de l'« autre » (personne ou chose) y est cantonnée dans la position non seulement de l'objet syntaxique (celle de l'objet du désir) mais aussi d'un objet-bien (thésaurisable ou consommable) dont on dispose à sa guise pour peu qu'on en soit devenu le possesseur et maître — le propriétaire. Pour le sujet narratif en quête de conjonctions, il n'est en somme de rapports concevables avec le monde, y compris les autres sujets, que ceux consistant à les soumettre à ses visées de domination et en dernière instance à ses besoins de consommation.

La découverte, ou la redécouverte des années 1990, directement liée à la parution de *De l'Imperfection* en même temps qu'à la relecture de Merleau-Ponty<sup>19</sup> et, pour quelques-uns, de Sartre, c'est l'intuition qu'il existe aussi, en tant que positivités sémiotiquement analysables, des interactions *non médiates*, indépendantes de tout transfert d'objets. Car quels que puissent être les rapports de possession qui unissent sujets et objets ou qui jettent leurs possesseurs les uns contre les autres, autrement dit indépendamment des relations entretenues vis-à-vis de ce qui est considéré (ou au moins traité) comme étant de l'ordre de l'*avoir*, les sujets vivent aussi, entre eux et par rapport à leur

---

16 Cf. A.J. Greimas et J. Fontanille, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991.

17 A.J. Greimas, « Les objets de valeur » (1973), rééd. in *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983. J. Fontanille et Cl. Zilberberg, « Valence », in *id.*, *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga, 1998.

18 Cf. par exemple A. Kharbouch, « Manipulation et contagion : le discours ambivalent du populisme politique », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018.

19 Cf. en particulier L. Tatit, « A semiótica e Merleau-Ponty », in A.C. de Oliveira et E. Landowski (éds.), *Do inteligível ao sensível*, São Paulo, Educ, 1995 ; G. Marrone, *Il dicibile e l'indicibile. Verso un'estetica semiolinguistica*, Palermo, L'epos, 1995 ; I. Pezzini et F. Marsciani, « Premessa », avant-propos à la traduction italienne de *Sémiotique des passions*, Milan, Bompiani, 1996 ; M.P. Pozzato, « L'arc phénoménologique... », *art. cit.* ; G. Bucher, « De la perfection... », *art. cit.*

milieu, ce que Sartre appelle des « *liens d'être* »<sup>20</sup>. Ou, selon une conceptualisation inspirée de Merleau-Ponty, avant de se décomposer en unités discrètes investies de significations et chargées de valeurs offertes à notre prise ou à notre convoitise, le monde nous est esthésiquement *présent* en tant que totalité faisant sens<sup>21</sup>. Et c'est bien cela aussi la leçon de *De l'Imperfection*. Ici, plus de manipulateurs en quête de jonction avec tel ou tel « objet de valeur » mais, de Palomar à la jeune fille au piano, des sujets sensibles pour qui c'est le simple « être-au-monde » qui, en tant que tel et immédiatement, fait qu'*il y a* (ou peut y avoir) du sens.

D'où le travail que nous avons entrepris pour formuler une problématique du sens en tant que produit d'une dynamique de la *coprésence*<sup>22</sup>. Cela revenait à adjoindre à la syntaxe de la jonction qui sous-tend l'approche des processus interactionnels pensés sur le mode stratégique de la persuasion et de la manipulation, c'est-à-dire du *faire faire*, composante acquise de la grammaire narrative, une syntaxe du *faire être* mettant en jeu un autre type de relations entre actants, de l'ordre du contact et plus généralement de ce que nous sommes convenu d'appeler l'*union*<sup>23</sup>. Alors que le propre de la jonction est de faire transiter, comme des tiers — des intermédiaires — entre les sujets des objets par avance censés *avoir de la signification* (et par là une valeur déterminée), selon la syntaxe de l'union, c'est la présence directe des interactants les uns aux autres, corps à corps ou « les yeux dans les yeux », qui, dans sa dynamique, possède en elle-même le pouvoir de *faire sens*, en acte. Le « sens » procède alors de la rencontre entre des instances actantielles redéfinies en termes esthétiques (et non plus seulement modaux) : d'un côté, des sujets doués d'aptitudes à sentir (d'une compétence esthétique), de l'autre, des manifestations dotées d'une consistance esthétique faite de qualités plastiques et dynamiques offertes à la perception, telles par exemple, dans une conversation, la gestuelle ou le rythme d'élocution des interlocuteurs. D'où l'extension considérable du champ d'analyse empirique ainsi ouvert.

Cette problématique inspirée par *De l'Imperfection* ne se pose pas pour autant comme une *alternative* à la sémiotique narrative classique et au modèle jonctif. Dans le registre qui est le sien, la syntaxe de la jonction conserve en effet toute sa validité et son efficacité descriptive. Elle permet de rendre compte efficacement d'une multitude d'interactions fondées sur le respect ou au contraire la violation d'accords contractuels définissant le « comme il faut » idéologique qui, dans nos sociétés éclairées et policées, recouvre de son aimable « voile du paraître » le jeu des rapports de force — jeu lui-même sémiotiquement analysable, en termes de « programmation », autre régime interactionnel lui aussi envisagé par Greimas, bien que beaucoup plus marginalement. Par rapport à la syntaxe jonctive, la logique de l'union (et le régime d'interaction dit de l'« ajustement » qu'elle recouvre) procède d'une vision et d'une visée radicalement « hors norme » en ce sens que les notions d'« objet de valeur », de « destinataire » (qui fixe les valeurs), de « contrat », et d'autres qui vont de pair n'y ont plus aucune pertinence. Il n'en reste pas moins que ces deux perspectives (on pourrait dire ces deux

---

20 Cf. J.-P. Sartre, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1947, notamment p. 325.

21 Cf. M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, *passim* ; *id.*, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p. I.

22 Cf. E. Landowski, « Présence à soi, présence au monde », *Présences de l'autre*, Paris, P.U.F., 1997, pp. 89-94.

23 Cf. « Jonction versus Union », *Passions sans nom*, *op. cit.*, pp. 57-69.

« philosophies » de la vie) s'interdéfinissent et se présupposent l'une l'autre, comme les deux faces de la lune.

La seconde, celle de l'union, permet elle aussi de décrire, d'analyser, de comprendre et même d'expliquer certaines interactions porteuses de sens — en l'occurrence des interactions qui, à la différence de celles dont rend compte le schéma narratif « canonique », ne relèvent, comme dit Greimas dans le livre qui nous occupe, que de l'« *immanence du sensible* » : des interactions où n'interviennent ni instance transcendante pour fixer le sens du sens et la valeur des valeurs ni règles du jeu a priori, qui ignorent l'esprit de calcul, les contraintes de l'échange et les stratégies manipulatoires aussi bien que toute forme de déterminisme programmeur — autrement dit, dont le principe n'a pu être sémiotiquement reconnu (sinon admis) qu'en affranchissant la grammaire narrative des limites qu'elle s'était initialement imposées en se laissant si on peut dire contaminer par le sens commun propre à notre culture, avec notamment l'adoption d'une conception transcendantale du sens<sup>24</sup>.

Enfin, ultime répercussion de ce livre, les distinctions théoriques qu'il a conduit à établir en vue d'analyser la compétence sémiotique d'interactants qui, en fonction des contextes, construisent le « sens de la vie » alternativement selon la jonction et selon l'union s'appliquent en principe aussi au méta-sujet sémioticien dans ses pratiques d'analyste. La théorie sémiotique devrait, autrement dit, se construire, et les analyses s'effectuer certes, pour une part, en relation d'extériorité objectivante face à l'« objet » (selon le vocabulaire de type jonctif), mais aussi, et peut-être surtout en « union » avec la matière — le texte, la situation, la pratique, l'expérience — dont elles prétendent rendre compte, en l'envisageant alors comme un co-sujet interactif et en assumant par rapport à elle un régime de rapports sensibles. En ce sens, le style n'est pas accessoire mais constitutif. Celui qui a frappé les lecteurs du « dernier Greimas » représente le geste même d'une pensée à la fois « sensible » et analysante, « en acte » comme on dit. Appréhender comment le monde *nous saisit* sur le plan vécu, et à partir de là non pas — autre expression de l'auteur — « fermer les paupières » mais tenter de décrire quasi phénoménologiquement l'expérience de la rencontre entre une disponibilité à sentir et un dispositif sensible, tel serait en somme l'objectif.

\*

Les interprétations dominantes qui aboutissent à réduire ce livre à une variante de l'esthétique du sublime ou à y déceler une régression vers l'ineffable constituent donc, du moins à nos yeux, de lourds contresens. Renouant avec les premiers postulats du travail fondateur qu'avait été *Sémantique structurale*, *De l'Imperfection* a joué à la vérité le rôle d'un texte fondateur, autant sur le plan théorique que du point de vue de la philosophie qui sous-tend, motive et justifie la pratique de la recherche sémiotique. Et en dépit des résistances, l'appel n'est pas resté lettre morte. Il a été parfaitement entendu par une nouvelle génération de chercheurs qui, faisant fi des objections soulevées par les tenants d'une stricte tradition textualiste, s'emploient aujourd'hui à rendre compte de l'expérience du sens investi dans les choses et dans nos pratiques de tous ordres<sup>25</sup>. Ce livre a ainsi

---

24 Cf. E. Landowski, « *Shikata ga nai*, ou Encore un pas pour devenir sémioticien ! », *Lexia*, 11-13, 2012.

25 L'éventail des travaux dont la problématique se fonde pour une part décisive sur ce livre est trop large pour qu'on puisse ici les citer. Ne retenons que deux exemples portant sur des pratiques d'ordres entièrement différents

été à l'origine d'un renouveau intellectuel qui dépasse le plan académique et concerne tout simplement le rôle du sémioticien dans la société et dans la vie.

### Références bibliographiques

- Bucher, Gérard, « De la perfection de la théorie à l'imperfection des lettres », in E. Landowski (éd.), *Lire Greimas*, Limoges, Pulim, 1997.
- Coquet, Jean-Claude, *La quête du sens. Le langage en question*, Paris, PUF, 1997.
- Darrault, Ivan, « Une aventure de Greimas en Phénoménologie : “Le Guizzo” », chapitre de *De l'Imperfection* », *Actes Sémiotiques*, 115, 2012.
- Demuru, Paolo, *Essere in gioco*, Bologne, Bononia University Press, 2014.
- Fontanille, Jacques, « Les voies (voix) de l'affect », *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.  
— et Claude Zilberberg, *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga, 1998.  
— et Nicolas Couégnas, *Terres de sens*, Limoges, Pulim, 2018 (à par.).
- Geninasca, Jacques, « Le regard esthétique », *Actes Sémiotiques-Documents*, VI, 58, 1984 (rééd. in *La parole littéraire*, Paris, P.U.F., 1997).
- Greimas, Algirdas J., *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966 (rééd. PUF, 1986).  
— « Les objets de valeur » (1973), rééd. in *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983.  
— « Sémiotique figurative et sémiotique plastique », *Actes Sémiotiques-Documents*, 60, 1984.  
— *De l'Imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987.  
— *Chroniques lithuaniennes. Du sens en exil*, Limoges, Lambert-Lucas, 2017.  
— et Jacques Fontanille, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991.
- Kharbouch, Ahmed, « Manipulation et contagion : le discours ambivalent du populisme politique », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018.
- Landowski, Eric, *Présences de l'autre*, Paris, P.U.F., 1997.  
— « De la imperfección, el libro del que se habla », in *id.*, R. Dorra et A.C. de Oliveira (éds.), *Semiótica, estesis, estética*, Puebla-São Paulo, UAP-Educ, 1999 ; version fr., « Pour une sémiotique sensible », in *id.*, *Passions sans nom*, Paris, PUF, 2004 ; version port. remaniée in *id.*, *Com Greimas. Interações semióticas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores-CPS, 2017.  
— *Passions sans nom*, Paris, P.U.F., 2004.  
— *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005.  
— « Le papillon tête-de-Janus. A propos de *Sémantique structurale* », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 110, 2007.  
— « *Shikata ga nai*, ou Encore un pas pour devenir sémioticien ! », *Lexia*, 11-13, 2012.  
— *Com Greimas. Interações semióticas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores-CPS, 2017.
- Marrone, Gianfranco, *Il dicibile e l'indicibile. Verso un'estetica semiolinguistica*, Palermo, L'epos, 1995.
- Merleau-Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.  
— *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969.
- Parret, Herman, « Présences », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 76, 2001.
- Petitimberty, Jean-Paul, « Les traductions liturgiques du “Notre Père” », *Actes Sémiotiques*, 119, 2016.
- Pezzini, Isabella, et Francesco Marsciani, « Premessa », avant-propos à la traduction italienne de *Sémiotique des passions*, Milan, Bompiani, 1996.
- Pozzato, Maria Pia, « L'arc phénoménologique et la flèche sémiotique », in E. Landowski (éd.), *Lire Greimas*, Limoges, Pulim, 1997.
- Sartre, Jean-Paul, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1947.
- Sverdiolas, Arunas, (éd.), *A.J. Greimas : asmuo ir idejos*, Vilnius, Baltos Lankos, vol. I, 2017.

---

— la prière, le sport : J.-P. Petitimberty, « Les traductions liturgiques du “Notre Père” », *Actes Sémiotiques*, 119, 2016 ; P. Demuru, *Essere in gioco*, Bologne, Bononia University Press, 2014.

Tatit, Luiz, « A semiótica e Merleau-Ponty », in A.C. de Oliveira et E. Landowski (éds.), *Do inteligível ao sensível*, São Paulo, Educ, 1995.

Thürlemann, Felix, « Physionomique », in A.J. Greimas et J. Courtés (éds.), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome II, Paris, Hachette, 1986.

Pour citer cet article : Eric LANDOWSKI. «De l'Imperfection : un livre, deux lectures. Préface à une traduction virtuelle», Actes Sémiotiques **[En ligne]**. 2018, n° 121. Disponible sur :

<<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5975#dialogue2>> Document créé le 30/01/2018

ISSN : 2270-4957